

— Tiens ferme, Jeanne, ne bougeons pas.

Les soldats, les voyant immobiles, rejoignirent le représentant qui les regardait faire de loin. Ils s'éloignèrent ensemble.

Quelques moments après, Jeanne poussa un soupir, rouvrit les yeux et se mit en son séant ; et, voyant sa mère étendue à ses côtés, elle l'appela, mais la Réveillère ne répondit point. Alors Jeanne, couverte de sang, porte la main sur ses plaies, ramasse sa jupe et son tablier pour retenir ses entrailles qui se répandent, et se lève. Elle se traîne en chancelant et s'en retourne au champ d'ajones, elle y pénètre usant ses dernières forces à s'enfoncer dans ces épines ; elle arrive jusqu'à l'endroit où se cachait l'abbé Guérin, curé de sa paroisse. Ce prêtre, qui la croyait massacrée, pousse un cri de joie en la voyant. Elle tombe à genoux devant lui.

— Monsieur le curé !... il ne m'est rien arrivé !

Elle parlait d'une voix mourante, et craignant que le temps lui manquât, elle reprend :

— Monsieur le curé, il n'y a pas grand' chose qui me gêne sur la conscience... mais je n'ai pas voulu mourir sans recevoir encore l'absolution...

Le prêtre troublé ne sait ce qu'elle veut dire ; il se hâte de la bénir, et Jeanne aussitôt tombe morte.

On découvrit alors ses blessures, et l'on comprit ce qu'elle voulait dire par cette parole *qu'il ne lui était rien arrivé*.

La Réveillère ne revint à elle que longtemps après ; comme la nuit tombait, et, ne voyant plus Jeanne près d'elle, pensant à Marie, sa plus jeune enfant, elle rentre dans le bois sur les pieds et sur les mains, et se dirige vers la métairie.

Une heure après, un homme passait par ce même endroit ; c'était Jean qui revenait de la lande de Vézins. L'expédition projetée était remise, et les gars s'étaient dispersés. Les bleus, disait-on, étaient loin. Jean, bien armé, sifflait en marchant, content de rentrer au logis. Il avait conté à ses amis qu'un officier de la *Mayence* s'était retiré chez eux. Pour couper court, il passe à travers le bois, se trompe dans l'obscurité toujours croissante, et vient tomber dans le sentier qu'il avait pris en partant.

A quelques pas de la maison, le chien hurle et vient au devant de lui en rampant.

— Ils sont couchés ; c'est bon, Chevette, reste à l'étable.

Le chien hurle toujours et ne le quitte pas. Jean est saisi par une odeur suffoquante de paille brûlée ; une épaisse fumée s'élevait au dessus des haies. Il s'inquiète, et tout-à-coup il trébuche, à un corps étendu qu'il ne peut reconnaître. Il retire sa main pleine de sang. Épouvanté, il court à la maison : point de lumière. Les portes sont ouvertes, il appelle sa mère, il appelle Jeanne.

Au milieu de cette horrible fumée, il se heurte d'abord à des meubles renversés, il ne reconnaît pas l'ordre accoutumé de la maison, le lit de sa mère est vide, et Jean appelle encore : Ma mère !

Un gémissement qui semblait sortir de terre répondit au malheureux ; ses cheveux se dressent et il sort suffoqué par la fumée, égaré par les visions de son imagination villageoise, en appelant toujours dans son désespoir : — Ma mère ! ma mère !

Alors, tout près de lui, une autre voix l'appela doucement par son nom ; il ne put répondre que par un cri étouffé ; et, tout à

coup, à la clarté douteuse d'une nuit d'été, un amas d'herbages se soulève, roule, et la petite Marie en sort courant vers son frère sur la pointe du pied. Jean reprit quelque courage ; l'enfant lui demande tout bas si les bleus sont loin et puis elle raconte qu'ils sont venus, qu'ils ont tué sa sœur Geneviève, qu'ils ont emmené sa mère et Jeanne et qu'ils ont mis le feu à la maison ; et que, pour elle, n'ayant pu atteindre sa mère, elle s'est cachée sous le fumier, en grand danger d'être tuée, parce que les soldats sont venus justement prendre des herbes dans le tas où elle était blottie. Elle avait vu aussi le pauvre monsieur de la république qui était là quand on avait mis le feu et qui avait détaché le chien. Jean comprit tout sur le simple récit de l'enfant ; il court au foyer, il y avait encore du feu dans les cendres éparées ; il allume de la lumière et parcourt la maison ; la petite Marie marchait craintivement derrière lui. Tous les meubles de la chambre étaient pillés et bouleversés. Sur le point de passer dans l'étable, il entend ce même gémissement qui l'a épouvanté ; il regarde, c'était sa mère, couchée en travers d'une porte extérieure qu'elle n'avait pu qu'entreouvrir ; étouffée par la fumée, elle avait fait un effort pour se traîner au grand air.

La Réveillère vit d'abord sa fille qu'elle attria dans ses bras. Elle l'embrasse sans parler ; elle essaie pourtant de faire entendre ce qui est arrivé, et le peu qu'elle en dit achève ce que l'enfant a commencé. Jean demeurait muet ; par bonheur, de grosses larmes tombèrent de ses yeux ; il soulevait parfois ses mains égarées comme pour se déchirer le visage ; et puis il roulait dans sa gorge des imprécations inarticulées ; mais la vieille lui prit la main doucement en montrant la petite croix qui pendait à son cou, et ses lèvres murmurèrent quelques mots dont il n'entend que les derniers, — comme il a pardonné... Sois bon, Jean... Marie.

Jean la soulève dans ses bras pour la porter sur son lit ; il cherche de l'eau, il lave son visage ensanglanté, il écoute si elle respire, mais la pauvre Réveillère était morte dans ses bras. Les mains teintes de ce sang maternel, il tomba sur ses genoux, au pied du lit et l'enfant s'agenouilla derrière lui ; puis il se relevait pour se pencher sur le cadavre, animé de je ne sais quel fol espoir : le corps s'était raidi. Il prit alors sa petite sœur par la main en lui disant : Viens avec moi, allons-nous-en !

Devant la maison, il lui dit encore de l'attendre, et revint au bout d'un peu de temps en portant le corps de Geneviève, qu'il alla mettre sur le lit, auprès de sa mère. Il rajusta la porte enfoncée ; puis, dérangeant la pierre du lavoir, où il cachait ses cartouches, il en remplit les poches de sa veste, prit son fusil, et, emportant Marie dans ses bras, s'en retourna, malgré la nuit, à travers les bois, du côté du champ d'ajones.

Les gens du pays, qui se cachaient en ces endroits, avaient un signal pour se reconnaître ; c'était un sifflement, un cri d'oiseau de nuit, qu'on imitait avec la voix. Jean remit sa sœur entre les mains des paysans qui étaient là, conta ce qui s'était passé, et dit qu'il allait venger sa mère. L'abbé Guérin le vit dans un tel état qu'il voulut le retenir. Il lui représenta que la mort de sa mère lui imposait de nouveaux devoirs, et qu'il devait servir de père à sa jeune sœur. Mais Jean s'enfuit sans l'écouter.

Le matin, il fit cinq lieues de paroisse en paroisse pour chercher les bleus, et sans pouvoir découvrir une de leurs colonies.

Le soir, quand il revint au refuge, l'abbé

Guérin lui mit dans les bras Marie qui pleurait, en lui disant : — Que deviendra cette enfant si tu te fais tuer ?

Jean se mit alors à pleurer aussi. Il emmena sa sœur à la métairie, et promit de ne plus se battre.

Le curé vint dans la nuit enterrer les deux femmes et toute la paroisse assistait à cette cérémonie. Comme c'était l'usage en pareil cas, chacun, comme il put, aida Jean à réparer ses pertes. Quelques garçons vinrent travailler avec lui. En quelques jours sa maison fut remise en état. Il retrouva la plupart de son bétail, et reprit ses travaux, quoique la guerre devint plus terrible. Il y eut même, au commencement de l'hiver, un grand choc à Choron, où Sauterre commandait les troupes républicaines. Il fut battu et longtemps poursuivi ; pendant deux jours le pays fut couvert de fuyards, que les paysans tuaient impitoyablement. Jean, selon la promesse qu'il avait faite à son curé, ne quitta point sa maison, mais il gardait chez lui son fusil chargé en cas d'événements.

Une nuit, trois jours après la bataille et par un temps affreux, comme il venait de fermer sa porte, il entend des cris au bas de la côte. Il cache sa lampe sous le manteau de la cheminée et prête l'oreille. Les cris redoublaient ; des coups de feu partent. Jean, à la hâte, emporte le berceau de sa sœur dans l'étable et décroche son fusil ; en ce moment on ébranlait à coups redoublés la porte de la maison ; une voix criait au dehors : — Ouvrez ! ouvrez ! sauvez-moi... au nom de Dieu ! Je suis mort si vous n'avez pitié de moi.

Jean ouvrit un volet plus haut que la porte ; il entrevoit dans l'obscurité un homme qui tombe à genoux et lui tend les bras.

— Cachez-moi ! retirez-moi ! ils me poursuivent... ils vont m'atteindre !

Le malheureux, en criant, se jetait contre la porte. Jean prit sa lampe, alla ouvrir, et, tout-à-coup, saisi d'un mouvement convulsif, il arrête cet homme qui se précipitait.

— Tu ne me connais donc pas ?

— Me connais-tu donc, toi !

— Toi, tu es l'assassin Bourbotte !

Il le saisit à la cravate.

— Regarde ! c'est toi qui as reçu la charité ici de ma mère et de mes sœurs ! c'est toi qui les as fait périr, et c'est toi qui as mis le feu à la maison !

A ces derniers mots, les sanglots étouffèrent sa voix, et le représentant tournant des yeux hagards, suspendu par la cravate au poignet du paysan, se laissa tomber à genoux en disant :

— C'est vrai, je suis un monstre. Sauve-moi ! sauve-moi ! les voici !

Cet homme se serrait contre Jean et embrassait ses genoux dans les convulsions de la lâcheté et du désespoir. Jean le secoua deux ou trois fois comme un homme qui ne sait quel cours donner à sa rage ; et le représentant suivait comme un cadavre inerte les mouvements terribles de ce bras nerveux.

— Entre ! s'écria Jean, entre brigand ! Il faut que je te pardonne, mais... ajouta-t-il en courant sur lui, va-t-en demain de bonne heure... avant le jour... que je ne te voie pas !... entends-tu... empêche-moi de te tuer dans ma maison !

Il lui mit ses deux poings tremblants sur la gorge en lui répétant :

— Ne me fais point perdre patience.

Il le poussa dans l'étable, où le représentant tomba prosterné. Après quoi, Jean ferma brusquement sa porte demeurée ouverte, vint,